

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Mélanges Religieux,

ON S'ABONNE chez
MM. FABRE et LE-
PROION, Libraires, et
au Bureau du Journal, à
Montréal.

RECUEIL PERIODIQUE.

PRIX D'ABONNE-
MENT, quatre piastres
pour l'année, cinq pas-
tres, par la poste, pay-
ables d'avance.

VOL. 1.

MONTRÉAL, 16 AVRIL 1841.

No. 13.

MISSION INDIENNE.

(*Suite.*)

La saison était bien avancée ; ayant attendu en vain une occasion sûre pour retourner à St. Louis, je résolus de me confier entièrement à la Providence et, le 7 d'août, je pris congé de mes néophytes. J'appointai un des chefs pour me remplacer, pendant mon absence ; il était chargé de présider aux exercices du soir et du matin, de faire sanctifier les dimanches, de baptiser les enfans et les adultes qui seraient dangereusement malades. L'affliction se peignait sur tous les visages et tous les yeux roulaient dans l'eau. Le vieux chef s'adressant à moi, me dit : "Mon père, que le Grand-Esprit t'accompagne dans ton voyage long et dangereux ; tous les jours, soir et matin, nous lui adresserons nos prières pour qu'il te fasse arriver sain et sauf parmi tes frères. Et nous continuerons de cette manière, jusqu'à ce que tu reviennes avec tes enfans des montagnes. Nous sommes maintenant comme les arbres qui ont été dépouillés de leur verdure par une bouffée d'un glaçant hiver. Quand la neige aura disparu de ces vallées, et que l'herbe commencera à poindre, nos cœurs commenceront à se réjouir ; quand les plantés commenceront à végéter, notre joie augmentera ; quand elles fleuriront, elle sera encore plus grande et alors nous sortirons pour aller à ta rencontre. Adieu, mon Père, Adieu."

Les chefs ne souffrirent pas que je partisse seul. Trente des plus braves guerriers furent députés pour me servir de sauvegarde à travers le pays des *peûs noirs*, qui sont les ennemis implacables des blancs, et ils eurent ordre de m'accompagner aussi loin que leur assistance me serait nécessaire. Je résolus, pour retourner, de prendre une route différente de celle que j'avais

tenue en venant. Mon principal motif en cela fut de visiter les différens forts de la société Américaine de pelleterie, sur les bords du Missouri et sur la Roche-Jaune, afin d'y baptiser les enfans. Après cinq ou six jours de marche, nous rencontrâmes un parti guerrier des *Sauvages-Corbeaux*, qui nous accueillirent gracieusement et nous voyageâmes ensemble pendant deux jours. Alors nous dirigâmes notre course vers la Grosse-Corne (Big-Horn) qui est le courant le plus considérable des tributaires de la *Roche-Jaune* (Yellow-Stone.) Là nous rencontrâmes un autre parti de la même nation qui furent aussi très-bien disposés à notre égard. Comme il fut question de religion, j'en pris occasion de leur expliquer les principaux articles de la doctrine chrétienne ; et comme je peignais sous de vives couleurs les tourmens de l'enfer et que je leur avais dit que le Grand-Esprit avait allumé ce feu de sa colère pour ceux qui n'accompliraient pas les commandemens que je leur avais expliqués, l'un des chefs fit un horrible cri, en disant : "s'il en est ainsi, je crois qu'il n'y en a que deux dans toute la nation qui n'iront point dans ce lieu ; c'est le Castor et le Mink, ce sont les deux seuls Corbeaux qui n'ont jamais volé, ni tué, ni commis aucun des excès que la loi condamne. Peut-être me trompé-je, et alors il nous faut y aller tous ensemble." Lorsque je les laissai, le jour suivant, le chef attacha une belle clochette au cou de mon cheval, et m'invita à faire le tour du village. Ensuite il m'accompagna l'espace de six milles.

Après plusieurs jours d'une marche pénible sur les rochers et sur des pentes difficiles, nous arrivâmes à la fin au fort des Corbeaux. C'est le premier que la compagnie possède dans ce pays. Mes chers *Têtes-Plates* édifièrent tout le monde par leur ferveur et leur piété. Dans le fort, comme sur la route, nous n'avons jamais manqué à faire nos exercices de piété en commun, deux fois le jour, et de chanter des cantiques à l'honneur du tout puissant. Pendant mon séjour au milieu d'eux, ils m'avaient souvent donné d'abondantes preuves de leur confiance en la providence. Je ne puis m'empêcher de mentionner ici un incident arrivé ici dans le cours de mes voyages. Un jour, comme on préparait le dîner, les provisions étant rares, un de mes compatriotes, qui m'accompagnait, remarqua qu'il était à propos de garder quelque chose pour le souper. "N'ayez pas d'inquiétude, dit le chef, je n'ai jamais manqué mon souper jusqu'à présent. Je me fie à la bonté du Grand-Esprit, il pourvoira à tous nos besoins." Le soir du même jour, nous avions à peine pris notre campement que le chef tua deux cerfs. "Ne vous l'ai-je pas bien dit, dit-il en souriant à mon compagnon ? Vous voyez que le Grand-Esprit pourvoit à nos besoins non seulement pour ce soir, mais encore pour demain."

Maintenant nous entrons dans la partie de notre voyage la plus difficile et la plus périlleuse. Nous avons à passer par un pays considéré comme inondé par des partis de guerre des Pieds-Noirs, des Assiniboïnes, des Gros-Ventres, des Arikaras et des Scioux. Toutes ces nations nourrissaient les dispositions les plus hostiles envers les *Têtes-Plates*. C'est pourquoi je refusai leurs services pour l'avenir. Je les exhortai de nouveau à continuer la bonne œuvre qu'ils avaient commencée, à demeurer fermes dans leur foi, réguliers dans leurs exercices de piété, charitables les uns envers les autres. Je les embrassai tous et pris congé d'eux. Mr. Jean Velder, natif de Gand, en Belgique, et qui se trouva au rendez-vous, m'offrit volontairement ses services. En considérant le mauvais état de ma santé, je crus prudemment les accepter ; il ne m'a jamais laissé depuis. Il devait de ce moment être mon compagnon de voyage. Comme il n'y avait point de chemin, nous suivîmes les sinuosités de la Rivière ; par intervalles, nous fûmes obligés de faire de longs circuits pour éviter les montées roides et escarpées qui désaient notre passage. Pendant l'espace de deux cents milles, nous eûmes continuellement la mort devant les yeux. Le second jour je découvris, avant le point du jour, une fumée à la distance d'environ un quart de mille. Nous sellâmes nos chevaux à la hâte et remontant un ravin, nous arrivâmes au haut d'un buisson obscur sans être vus. Pendant la nuit, nous n'osâmes faire du feu de peur de nous faire découvrir. De plus, vers l'heure de dîner, nous trouvâmes sur le chemin la carcasse d'un buffle, qui nous parut avoir été tué seulement deux heures auparavant ; la langue et les os moëlleux, avec quelques autres parties friandes, en avaient été enlevés. Ainsi la providence bienfaisante de notre Dieu prit soin de satisfaire nos besoins.

Nous prîmes une direction opposée aux traces faites par les sauvages, et nous passâmes une nuit sûre dans les crevasses des rochers. Le jour suivant nous touchâmes à un lieu où 40 loges avaient formé un campement ; les feux avaient encore toutes leurs braises.

Enfin nous traversâmes le Missouri, au même lieu où, une heure auparavant, cent familles d'Assiniboïnes mal-intentionnées, avaient passé, et nous arrivâmes sains et saufs, et sans être molestés, au Fort-Union, situé quelques milles au-dessus de *Yellow-Stone*. Dans tous ces Forts, on voit régner l'union et la plus grande harmonie ; Mr. Kipps, l'administrateur actuel, est un Mr. bien digne du poste qu'il occupe. Partout ces Messieurs m'ont témoigné beaucoup de politesse et d'honnêteté, et on a pourvu à tous mes besoins avec libéralité. Ayant raconté toutes les particularités de ce dangereux voyage à un chef sauvage, il me dit : "Le Grand-Esprit a des manitous ; il les a en-

voyés pour protéger tes pas et pour tourmenter les ennemis qui auraient pu te nuire." Un chrétien aurait dit : *Le Seigneur a commandé à ses anges de vous garder en toutes vos voies.*

Le 23 sept. nous partîmes pour le village des Mandans, en la compagnie de trois hommes du Fort, qui avaient la même destination. Nous fîmes rencontre d'un parti de gens de guerre, composé de 19 Assiniboïnes qui retournaient dans leur pays, après une expédition malheureuse contre les *Gros-Ventres*. Leurs regards manifestaient leurs mauvaises intentions, mais, quoique nous ne fussions que cinq en tout, nous fîmes bonne contenance et nous passâmes sans être molestés. Le jour suivant, nous traversâmes une forêt dans laquelle, en 1835, les *Gros-Ventres* et les Arikaras avaient établi leurs quartiers d'hiver. Ce fut là que ces malheureuses tribus furent presque éteintes par la petite vérole. Nous vîmes leurs cadavres, enveloppés de peaux de buffles, attachés aux branches des plus gros arbres. C'était un spectacle triste et tout à fait mélancolique. Deux jours plus tard, nous rencontrâmes les misérables restes de ces tribus infortunées. Il ne reste plus que dix familles des Mandans, autrefois puissans et nombreux. Ils se sont réunis aux *Gros-Ventres* et aux Arikaras. Ils me reçurent avec de grandes démonstrations d'amitié. Je demeurai une nuit dans leur camp, et le jour suivant je traversai le Missouri dans leurs canots faits de peaux de buffles. Le lendemain, nous parvînmes au 1er. Village des Arikaras, et le jour d'après à leur grand Village qui consiste en une centaine de wig-wams en pelouse. Cette tribu me reçut aussi avec amitié. Le 6 octobre, nous laissâmes le village des Mandans pour nous rendre au Fort Pierre, sur le petit Missouri. Un canadien qui allait dans la même direction, nous accompagna. Le commandant du Fort nous avait recommandé d'une manière particulière de nous garder des Jantonnois, des Santees, Jantous, Ankepatines, Ampapas, Ogallallas, Pieds Noirs et des Scioux, qui ont fréquemment exercé leur cruauté contre les étrangers civilisés ; pourtant le troisième jour de notre voyage nous tombâmes dans une embuscade des Jantonnois et des Santees, et ils ne nous firent aucun mal ; au contraire ils nous traitèrent avec beaucoup d'amitié, et, à notre départ, ils nous chargèrent de provisions. Le jour suivant, nous vîmes en contact avec plusieurs autres partis, qui nous traitèrent également avec honnêteté. Le neuvième jour, nous étions sur les terres des Pieds-Noirs. Ce pays est traversé et comme ondulé par un grand nombre de petits ruisseaux. Pour plus grande sûreté, nous dirigeâmes notre course à travers les ravins. Vers l'heure du dîner, un charmant paysage, près d'une source délicieuse, nous invita à prendre quelque repos. A peine avions-nous mis pied à terre, que tout-à-coup un

affreux hurlement vint jeter l'alarme parmi nous, et du sommet de la montagne, sous laquelle nous étions, les Pieds-Noirs fondirent sur nous comme l'éclair. "Pourquoi vous cachez-vous, demanda le chef, d'un ton sévère. Avez-vous peur de nous ?" Habillé d'une soutane et ayant un crucifix sur la poitrine, costume que je portais toujours dans les pays sauvages, il me parut que c'était particulièrement à moi qu'on adressait cette demande. L'interlocuteur demanda ensuite au canadien quelle espèce d'homme j'étais. Il répondit que j'étais un chef, une robe noire, l'homme qui parle au Grand-Esprit. Aussitôt il prit une contenance plus douce, ordonna à ses guerriers de mettre bas leurs armes et nous fîmes les cérémonies ordinaires, consistant en poignées de main, et à fumer le calumet de paix. Puis il nous invita à les accompagner à leur village, qui n'était pas éloigné. Il se composait d'une centaine d'âmes. Je plaçai ma tente à quelque distance, sur un gazon vert et au bord d'un ruisseau, et j'invitai le grand chef à partager mon souper. Comme je récitai des prières avant le repas, il demanda au canadien ce que je faisais. "Il s'adresse au Grand Esprit, dit-il, pour le remercier de la nourriture qu'il nous a accordée." Le chef fit un signe d'approbation. Bientôt après, douze guerriers, en grand costume, étendirent une peau de buffle audevant de la place où j'étais assis. Le chef me prenant la main m'invita à m'asseoir. J'étais sous l'impression qu'il s'agissait encore de fumer le calumet. Jugez de mon étonnement, lorsque les douze guerriers, saisissant chacun un coin de la peau de buffle, me levèrent et précédés par leur chef, ils me portèrent en triomphe à leur village. La place la plus distinguée dans la loge du chef me fut assignée, et il me parla en ces termes : "Ce jour est le plus heureux de ma vie. Pour la 1ère. fois, nous voyons au milieu de nous un homme qui est si étroitement uni avec le Grand Esprit. Robe Noire, tu vois devant toi les principaux guerriers de ma tribu. Je les ai invités à cette fête, afin qu'ils puissent conserver toute leur vie la mémoire de ta visite dans notre village." Alors il m'invita à parler encore au Grand Esprit. Je commençai *au nom du père, et du fils et du St. Esprit*, et aussitôt tous ceux qui étaient présents levèrent leurs mains vers le ciel ; quand j'eus fini, tous frappèrent la terre. Je demandai au chef ce qu'ils entendaient par cette cérémonie ? "Quand nous levons les mains vers le ciel, dit-il, nous reconnaissons que nous dépendons tous du Grand Esprit et que dans sa sollicitude paternelle, il pourvoit à tous nos besoins ; quand nous frappons la terre, nous voulons signifier que nous ne sommes que des vers et des êtres rampants en sa présence." Il me demanda à son tour ce que j'avais dit au Grand Esprit. Malheureusement

le canadien était un pauvre interprète ; cependant je m'efforçai de leur faire comprendre, tant bien que mal, l'oraison dominicale. Le chef manifesta un grand désir de connaître ce que j'avais dit. Il ordonna à son fils et à deux autres jeunes gens très intelligens, de m'accompagner jusqu'au Fort, afin d'apprendre les principes de la doctrine chrétienne et, en même tems, pour me servir de sauvegarde contre les sauvages qui pourraient avoir des dispositions hostiles envers nous. Deux jours après, nous rencontrâmes un sauvage dont le cheval succombait sous une charge de viande de buffle. Nous voyant sans provisions, il nous pria d'accepter ce dont nous avons besoin, nous conseillant même de prendre le tout, car, disait-il, dans les environs du Fort, la chasse est très-rare. Cinq jours plus tard, nous arrivâmes au Fort Pierre. Delà je voyageai à travers les prairies pendant dix-neuf jours consécutifs. Nous fûmes souvent obligés de faire cuire nos provisions avec des herbes sèches, ne pouvant nous procurer le moindre petit fagot. Quand je parvins au Fort-Vermillon, je fus informé que les Santes avaient été en guerre contre les Potawatamies du Conseil-Bluffs, parmi lesquels j'avais travaillé les deux années précédentes. Je les invitai à un conseil, et là je leur fis une sévère réprimande pour avoir violé la promesse qu'ils m'avaient faite de vivre en termes d'amitié avec leurs voisins. Je leur fis voir l'injustice qu'il y avait à attaquer une nation paisible et cela sans provocation, les conséquences épouvantables de la vengeance des Potawatamies, qui pouvait finir par l'extinction de leur tribu. Je fus requis encore une fois de faire l'office de médiateur, et ils m'assurèrent qu'ils avaient résolu d'enterrer le Tomahawk pour toujours.

J'avais perdu deux chevaux sur la route ; celui que je montais pouvait à peine me transporter plus loin, et j'étais encore à trois cents milles du Conseil-Bluffs. Je me décidai donc à m'embarquer sur le Missouri, et j'engageai un Iroquois, natif de ces lieux, à être mon pilote. D'abord nous fûmes favorisés d'un beau tems, mais ce ne fut que pendant peu de jours. Bientôt le climat devint rigoureux, accompagné de gelée et de neige, et souvent, en dérivant à travers les courants rapides, notre frêle canot était sur le point d'être mis en pièces sur les roches pointues et les inégalités qui obstruent la navigation. Ce dangereux voyage dura dix jours. La plupart du tems, nous passions les nuits sur les bancs de sable. Il ne nous restait plus que quelques patates gelées, quand nous aperçûmes un superbe chevreuil, nous contemplant fixement et, suivant les apparences, attendant que nous lui donnassions le coup mortel. Il le reçut aussitôt. A la fin nous arrivâmes à Bluffs sains et saufs, et dès la même nuit la rivière fut fermée par les glaces. Echappé de tant de dangers évidens,

je restai intimement convaincu que cette entreprise était l'œuvre de Dieu, *Omnia disponens fortiter, et ad finem suum conducens suaviter*. Je me prépare maintenant pour retourner à cette vigne inculte du Seigneur. Je partirai de bon printemps, accompagné de trois pères et de trois frères de notre communauté. Vous savez qu'une telle entreprise ne peut se faire sans des moyens proportionnés, et c'est un fait que je n'ai rien d'assuré ; toute mon espérance est dans la providence et dans le zèle de mes amis. J'espère qu'ils ne me manqueront point. Je sais que vous vous intéressez beaucoup à cette œuvre méritoire ; c'est pourquoi je prends la liberté de la recommander à votre générosité et à celle de vos amis ; la moindre contribution sera une aide efficace. Je vous serai bien reconnaissant si vous acheminez à mon adresse, à l'université de St. Louis, avant la fin de mars, ou le milieu d'avril, le montant de ce que vous aurez recueilli.

Je me recommande, ainsi que mes chers Néophytes, à vos ferventes prières et saints sacrifices, et soyez assuré que nous n'oublierons pas nos bienfaiteurs.

P. J. DE SMIDT, S. J.

LA SEMAINE SAINTE A ROME.

(Un petit incident nous ayant empêché de publier ce complément, la semaine dernière, nous ne croyons pas cependant en devoir priver nos lecteurs.)

(2^D. ARTICLE.)

Vous êtes-vous jamais trouvé dans une église pendant la nuit ? Avez-vous passé quelques heures dans un de ces monumens gothiques qui attestent à un si haut point la puissance de l'inspiration religieuse ? Vous êtes-vous jamais rendu compte de ce que vous éprouviez sous ses voûtes sombres, sous ses parois historiées, ses vitraux mystérieux sur lesquels la lampe envoyait de temps à autre des rayons faibles et incertains ? Vous souvenez-vous de ce que vous sentiez quand, prosterné devant un autel, seul avec Dieu, votre âme s'affranchissait du corps et s'élevait au dessus de la terre ? Quand vos sens se taisaient ; quand vos pensées étaient muettes, et que vous étiez tout à la contemplation ?.... Si vous vous en souvenez, vous aurez une idée de ce qu'on éprouve à Rome pendant l'après-midi du Jeudi-Saint et tout le Vendredi.

Tout concourt à rendre ces saints jours solennels et imposans. Les boutiques sont fermées ; les fabriques ont interrompu leurs travaux ; les voitures ont cessé de circuler ; le peuple, le peuple Italien surtout cet être avide de grandes émotions, à qui il faut du fracas, des spectacles, des joûtes, dans ces jours, par un de ces changemens qui sont dans sa nature, devient silencieux et muet, et semble participer à ces extases monastiques, réservées seulement aux âmes élevées et contemplatives. Dans toutes les rues vous ne rencontrez

qu'une multitude incessante qui passe sans bruit, et qui va visiter le tombeau. Nulle voix humaine, nul son ni d'orgues, ni de cloches, et presque nul soupir parmi tant de milliers de personnes n'interrompt le silence.

Tout le jeudi se passe ainsi. Le soir, après les ténèbres, on fait, dans les temples, le récit de la passion de Jésus. L'église tendue de noir, la nuit qui tombe, les rares flambeaux qui répandent une lumière sépulcrale, la figure du Christ voilé, le recueillement religieux, les paroles fortes et touchantes du ministre qui s'anime en peignant les souffrances du sauveur, tout produit, je ne sais quelle impression religieuse qui va au fond du cœur.

Ainsi se termine le jeudi.

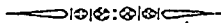
L'office du Vendredi se fait à la chapelle Sixtine. Le Souverain-Pontife y assiste entouré de tout ce qu'il y a à Rome de dignitaires ecclésiastiques. Ensuite, le saint père va le premier se prosterner devant la croix placée à terre sur un drap violet. Elle reçoit successivement les adorations de tous les assistans. L'office terminé, on se retire. Alors dans toutes les églises règne la solitude et l'image de la désolation. Les tabernacles restent ouverts, les lumières s'éteignent à l'exception d'une seule qui reste dans un lieu caché, comme pour rendre témoignage que la lumière de la vérité peut s'éclipser, mais ne peut jamais s'éteindre. Le peuple en sort en foule. Quoique sa figure soit triste et expressive, son recueillement est moins frappant. Ce silence est interrompu par quelque récit des cérémonies passées aux églises. Cependant on marche vers le Colysée, ce colosse démesuré, ce monument image vivante de la force matérielle du grand empire, théâtre illustre où les premiers chrétiens remportèrent tant de victoires sur la barbarie et sur l'erreur. Là un évêque visite le chemin de la croix (*via crucis*); là il rappelle encore les souffrances de Jésus et des Martyrs qui scellèrent de leur sang la vérité et l'Evangile que le Christ nous avait laissé; là il exhorte les fidèles au repentir, et d'une voix émue demande au ciel le pardon de ses fautes. *Perdono, Misericordia* crient des milliers de voix différentes; *Perdono* repètent les voutes immenses de l'Amphithéâtre, et, lors même que tout le monde s'est tu, vous entendez dans l'air un murmure qui repète *Perdono*. Puis on sort. Les uns rentrent aux églises où l'on médite sur l'agonie de Jésus. Un prêtre, pendant trois heures, entretient les auditeurs sur ce sujet touchant. Les autres vont visiter le saint escalier (*la scala sancta*) ce même escalier qui conduisit Jésus au prétoire de Pilate et que l'on monte à genoux. Ce soir là on va à Ténèbres; mais les églises vous offrent quelque chose de nouveau. Comme par enchantement, en ce peu de temps, on a élevé une montagne avec sa verdure, ses arbres, ses roches. C'est le Calvaire. A son sommet, on voit trois croix entourées de torches et de cierges lugubres; quelques lumières

éparses l'éclairent à moitié. L'Eglise est sombre, le silence solennel. Alors on chante ce fameux *Stabat Mater*, si pathétique et si admirablement exécuté ; le Saint Père y assiste sur une espèce d'estrade.

Le soir se terminent les cérémonies tristes. Le samedi la face de Rome a changé ; les boutiques sont ouvertes ; des lauriers, du buis, des fleurs de différentes couleurs l'ornent partout ; le mouvement et le travail des hommes se font de nouveau entendre ; la ville a repris son mouvement, et il n'y a peut-être pas dans toute l'année un jour où il règne autant d'activité ; on dirait l'approche d'un souverain qui, après quelques années de captivité ou d'exil, vient satisfaire les ardens désirs et calmer le chagrin d'un peuple qui le chérit.

Aux églises, ce matin, il n'y a pas beaucoup de monde, et cependant elles brillent de tout l'éclat et de la pompe d'une fête. Tout a repris un aspect riant et gai, et l'on dirait que l'*Alleluia*, qui va être entonné, se fait déjà sentir partout. L'office se célèbre à St. Pierre. A la pompe près, il n'y a rien d'extraordinaire ; mais Rome tout entière attend que le *Gloria* se fasse entendre. Bientôt des milliers de cloches, qui s'ébranlent au même moment, font retentir l'air de leurs accords. Les orgues retrouvent leur voix. Après la Messe, tout est joie dans Rome. Nul signe de la douleur et de la tristesse des jours précédens. Avec Jésus qui ressuscite, reparaissent la gaieté, l'allégresse, les habits de fête, les amusemens, les plaisirs. Et cependant dans tout cela, la joie a quelque chose de doux et de religieux. Ce jour est le dernier de la Sainte Semaine.

J. B. N.



C O U R S

DE

LITTÉRATURE SACRÉE OU BIBLIQUE.

—o—

CHAPITRE III.

§ 3.—*Du livre de la Sagesse.*

L'argument latin divise l'ouvrage en trois parties. Dans la première, qui contient les six premiers chapitres, l'auteur invite tous les hommes, mais surtout les puissans de la terre, à pratiquer la sagesse ; et pour les déterminer, il y compare perpétuellement le sort de l'impie avec celui du juste.

Après des réflexions générales, l'auteur entre en matière. On voit au chap. II les paroles désespérées de l'impie, qui s'indigne de l'idée d'une vie future, où il ne peut attendre qu'un malheur éternel. Ce raisonnement, présenté d'une manière vive et animée rappelle le beau sermon de Bossuet sur la *Providence*.

Le chap. III n'est que la suite du deuxième. L'auteur établit un parallèle entre la vie future du juste et celle de l'impie. Il y com-

pare encore la récompense de la chasteté à la punition de l'adultère, et répand sur ces comparaisons une douce onction, une élévation sainte.

Au chap. iv, il range les adultères parmi les impies ; il montre la misère de ces hommes et leur oppose la beauté d'une génération chaste. D'une part, il présente la mort affreuse de l'impie ; de l'autre, la vieillesse vénérable du juste. On y trouve encore la justification de la Providence, qui souvent accorde de longs jours au méchant et retire, après une courte vie, le bon de cette terre d'iniquité. Des raisons ingénieuses démontrent que cette injustice apparente n'est que l'effet d'une bonté spéciale de la Providence (v. 7-17) :

Quand le juste mourrait d'une mort prématurée, ce ne serait pour lui qu'un repos précocé.

Ce qui rend la vieillesse vénérable, ce n'est ni la longueur de la vie ni le nombre des années.

Mais la prudence de l'homme lui tient lieu de cheveux blancs, et la vie sans tache est une heureuse vieillesse.

Le juste est l'objet des complaisances divines, et c'est parce que Dieu l'aime, qu'il l'enlève d'entre les pécheurs.

Il l'enlève pour mettre son intelligence à l'abri des sophismes impies, et son âme à l'abri des apparences trompeuses de ce monde, etc.

Sous le rapport poétique, ce chapitre nous offre une riche similitude prolongée pendant trois versets (v. 3, 4 et 5), où les adultères sont comparés à des plantes qui ne poussent point de profondes racines, ou que la tempête renverse aussitôt qu'ils s'élèvent.

Le chap. v contient le même contraste. C'est encore la gloire éternelle du bon, le désespoir et la punition du méchant : grandes idées, sur lesquelles roule l'admirable sermon de Massillon, *La mort du pécheur et celle du juste*. On trouve dans ce chapitre une suite de comparaisons prises de choses qui passent sans laisser de traces (v. 9-12). Les impies y comparent eux-mêmes leur félicité à des ombres, à des éclairs, etc. :

Toutes ces choses, disent-ils, sont passées comme l'ombre qui s'évanouit et comme un courrier qui disparaît ;

Ou comme un vaisseau qui fend les vagues agitées, qui ne laisse après lui nulle trace et qui n'imprime sur les flots nulle marque de sa route ;

Ou comme un oiseau qui vole sans qu'on puisse remarquer son passage ; on n'entend que le bruit de ses ailes, qui frappent l'air et le divisent avec effort, et quand il cesse de voler, on cherche en vain le chemin qu'il a suivi ;

Ou comme une flèche lancée vers son but ; l'air qu'elle divise se rejoint aussitôt sans qu'on reconnaisse par où elle a passé.

Plus loin (v. 15), une suite de comparaisons vives nous montre la vanité des espérances du méchant. Enfin l'auteur nous peint, dans des métaphores remarquablement belles, le Seigneur qui va s'armer pour la défense du juste et pour la punition de l'impie (v. 18-24).

Dans le sixième chapitre, qui, pour ainsi dire, est une conséquence des premiers, l'auteur invite les rois et les juges à la sagesse, dont il fait ressortir toute l'utilité (v. 13-17):

Aimez la sagesse, dit-il; c'est une vive lumière qui frappe vos yeux; prenez-la pour guide; ne craignez ni les menaces du méchant, ni les outrages de l'impie, ni les revers que Dieu vous envoie pour vous éprouver; la vie future remettra tout à sa place. C'est déjà une grande sagesse que d'espérer en la sagesse.

(A CONTINUER.)



DIOCÈSE DE MONTRÉAL.—Décidé à partir prochainement pour l'Europe dans les intérêts de son diocèse, MGR. L'ÉVÊQUE de Montréal vient d'adresser à ses diocésains une Lettre Pastorale dans laquelle, après les avoir prémunis contre la séduction de tous ces colporteurs de religion qui assiègent les villes et les campagnes, ce prélat expose les principaux motifs qui l'ont déterminé à ce voyage lointain. La demande de Prêtres pour les besoins multipliés de son vaste diocèse, le choix d'Instituteurs pleinement qualifiés pour instruire la jeunesse, et avant tout, le devoir qui lui est imposé de rendre compte au Père commun des fidèles du troupeau qu'il lui a confié, telles sont les considérations sur lesquelles S. G. attire principalement l'attention de ses diocésains, et au succès desquelles elle intéresse leurs prières.

Comme les ressources propres de l'évêché sont insuffisantes pour subvenir aux frais d'un semblable voyage et aux dépenses nécessaires à l'exécution des œuvres que S. G. veut accomplir, le prélat a dû faire un appel à la générosité de son peuple; nous ne doutons point que cette demande ne soit bien accueillie de toutes parts.

Il en coûte à ce pasteur vigilant de s'éloigner de son cher troupeau; aussi son affection et sa sollicitude ne peuvent se consoler que dans cette douce perspective qu'exprime ce passage de sa Lettre vraiment Pastorale :

“Nous ne vous oublierons pas, N. T. C. F. lorsque nous serons sur le tombeau des SS. Apôtres et que nous visiterons ces monumens vénérables, que la Religion a élevés et consacrés dans la ville éternelle. Vous serez avec nous, lorsque nous serons prosternés aux pieds du Chef Suprême de l'Eglise, de Notre St. Père le Pape; nous lui offrirons vos vœux aussi bien que les nôtres et nous ne manquerons pas de l'assurer qu'il a, dans tous les membres de notre clergé et dans tous les Fidèles de notre Diocèse, des enfans respectueux qui professent une doctrine et des sentimens capables de consoler son cœur paternel. Nous ne manquerons pas non plus de solliciter pour vous toutes les faveurs spirituelles qui pourront vous affermir dans votre foi et vous aider à mériter le ciel. Tel est le plus ardent de nos vœux. Puisse notre pèlerinage au tombeau des SS. Apôtres y contribuer efficacement.”

EGLISE CATHOLIQUE DE BURLINGTON.

Nous apprenons avec plaisir que l'on est sur le point de commencer à Burlington (Vermont.) la construction d'une église pour le culte catholique. Depuis l'incendie qui, en 1838, priva cette congrégation de la seule chapelle qu'elle eut dans cette ville, M. O'Callaghan a constamment travaillé, par toutes sortes de sacrifices et d'efforts, à procurer à ses ouailles les avantages d'un lieu de réunion plus spacieux et plus convenable que celui dont il s'est servi jusqu'à maintenant. Mais les moyens pécuniaires lui ont manqué absolument, et aujourd'hui encore c'est en se fondant autant sur une assistance probable que sur des ressources actuelles, qu'il commence la bâtisse en brique d'une église de 68 pieds de longueur sur 18 de largeur. Espérons que la générosité du public lui viendra en aide.

La population catholique de Burlington se compose d'environ 1000 à 1200 Canadiens et Irlandais, généralement peu aisés. Cette considération, jointe au plan auquel le pasteur du lieu paraît tenir beaucoup, celui de ne louer et de ne vendre aucun banc du nouveau temple, laisse lieu de craindre qu'il ne puisse, de long-temps, pourvoir aux dépenses qu'exige nécessairement la décence du culte religieux. Nous y compatissons ; mais en même temps nous nous permettons d'observer qu'en Canada, ainsi que dans bien d'autres pays, pour ne pas dire partout, on suit, sur ce point, une marche différente, et l'on ne s'en trouve pas mal ; les intérêts individuels y sont même ménagés autant que ceux de la religion ; car enfin il faut bien que chaque fidèle contribue d'une façon ou d'une autre à l'entretien de son église. Or le mode en usage ici est bien un des moins onéreux, en même temps qu'il est un des plus licites que nous connaissons. C'est pour cela que nous ne savons pas trop pourquoi le correspondant de Burlington, (*Aurore du 9.*) semble en prendre ombrage et blâmer les fabriques de nos paroisses ; c'est même à ce moyen que ces fabriques sont redevables de cette espèce d'aisance qu'il implore.

Le souhait que forme le même correspondant de voir visiter les Canadiens de cette place par quelque prêtre compatriote est un souhait plus chrétien, auquel nous nous associons volontiers. Seulement nous observerons encore, pour entière justification, qu'outre les pouvoirs de juridiction qui, chez nous catholiques, sont de rigueur, les travaux du clergé canadien, qui n'est pas même assez nombreux pour les besoins de son propre diocèse, ne lui permettent guère d'exécuter fréquemment de semblables missions. Les circonstances seront peut-être plus favorables à une autre époque. Au reste, il est à notre connaissance personnelle que la bonne volonté des Supérieurs s'est déjà manifestée là-dessus depuis long-temps ; puisqu'un prêtre du Canada y fait régulièrement mission et qu'en 1837 deux y furent envoyés.

CHRONIQUE RELIGIEUSE.

—o—

DIOCÈSE DE ROUEN.— Le 8 janvier, Tréport a été témoin d'un spectacle bien touchant. Pendant le coup de vent qui a soufflé avec violence le long des côtes, le 3 janvier, une embarcation avait disparu. On fut pendant quatre jours dans une cruelle anxiété. Les femmes et les enfans des malheureux marins allaient sans cesse sur le rivage, redemander en pleurant leurs époux et leurs pères aux flots courroucés. Ils désespéraient de leur retour, lorsqu'un point noir et presque imperceptible parut sur l'horizon. C'était la barque, qu'une main céleste semblait ramener du fond de l'abîme. En effet, elle avait été jetée sur les côtes d'Angleterre, et ce n'était qu'à un vœu solennel, fait en présence de la mort, que l'équipage avait dû son salut. Le 8 janvier, il accomplit ce vœu avec une ferveur qui édifia les habitans de Tréport. Tous les naufragés, les pieds nus, allèrent, à travers la neige, en chantant un cantique, rejoindre une petite chapelle, distante de plus d'un mille de leurs habitations, et où ils avaient promis d'assister à la messe. *Chère Dame de la garde !* s'écriaient-ils dans un chant où l'on était loin, il est vrai, de trouver le grandiose et la mélodie de nos habiles compositeurs, mais où l'on trouvait toute la naïveté et tout le cœur d'un marin reconnaissant :

Chère Dame de la garde,
Très digne mère de Dieu,
Soyez notre sauvegarde,
Pour nous défendre en tout lieu.
Chacun de nous est fâché
D'avoir si souvent péché.
O Dame de bonne garde,
Faites-nous ressouvenir
Que partout Dieu nous regarde,
Pour mieux vivre à l'avenir.

Beaucoup de marins qui, comme eux, avaient été ou pouvaient être le jouet des flots, ainsi qu'un grand nombre de femmes et d'enfans qui, à chaque instant, ont à redouter le même sort pour ceux qui leur sont chers, chantaient avec eux, et bénissaient tous ensemble *notre chère Dame de la garde, qui les avait sauvés*. Il ne manquaient à cette pieuse et touchante cérémonie que quelques-uns de ces hommes appelés déistes, panthéistes, philosophes, et autres gens semblables, qu'on ne connaît guère dans ces modestes parages..... Ils auraient ri peut-être et demandé à quoi bon tout cela ?... Non certes, ils n'auraient pas ri, et ils auraient été d'excellens chrétiens, s'ils

s'étaient trouvés, à la place des matelots, suspendus pendant vingt-quatre heures entre la vie et la mort, sur une frêle barque, que la fureur des flots pouvait engloutir à chaque instant. Plus d'un d'entre eux aurait déserté son système pour faire un acte de contrition, et pour promettre à *notre bonne Dame de la garde de micux vivre à l'avenir*.

On lit dans l'*Univers* :—

Une chose entre toutes nous a toujours inspiré du dégoût pour la révolution espagnole, c'est l'absence de toute originalité dans ce mouvement, c'est la plate servilité avec laquelle un parti qui se dit progressif copie les sottises de nos mauvais jours. Comme si déjà ce n'était pas assez d'avoir proscrit les couvens et dépouillé les églises, voilà qu'il vient aussi de se donner un panthéon. On lit en effet dans les journaux espagnols :

“ La régence de Madrid vient de publier un décret qui convertit l'église de Saint-François-le-Grand en Panthéon national, à l'instar de celui de Paris. On y ensevelira désormais les Espagnols illustres. La chambre des cortés sera priée de voter les fonds nécessaires au maintien de cette institution. ”

Si quelque chose peut inspirer plus de pitié encore que ce décret, ce sont les longs et emphatiques considérans dont il est précédé dans le journal officiel. Quand on songe au glorieux passé de l'Espagne, à l'empreinte si nationale dont elle a marqué tous ses actes, on se sent pris d'une grande indignation contre les hommes qui l'ont assez abaissée pour pouvoir aujourd'hui la défigurer impunément et la traîner honteuse et souillée dans des voies qui ne sont pas les siennes.

—On lit dans le *Sud* de Marseille :

“ Hier, 11 février, dans l'église de St-Vincent-de-Paul, plusieurs des jeunes sourds-muets de l'un et l'autre sexe, élevés par les soins éclairés de M. Guès ont fait leur première communion ; les assistans n'ont pu voir, sans émotion, l'attitude pieuse et recueillie de cette jeune assemblée. L'acte de consécration et l'amende honorable ont été dits tour à tour par un garçon et une jeune fille qui n'avaient que la langue du geste pour s'exprimer, mais qui mettaient dans ces prières silencieuses une expression parfaite et pleine d'onction. ”

—Les doutes qu'élevait le *Courrier de Franconie* sur les conventions que les journaux allemands disaient arrêtées entre la cour de Rome et la Prusse, étaient, à ce qu'il paraît, bien fondés. Du moins est-il certain que les choses ne prennent pas tout à fait le tour que leur donnait la presse salariée de l'Al-

Allemagne. Voici ce qu'on lit en effet dans une correspondance de Rome publiée par la *Gazette d'Augsbourg* :

“ On parle toujours ici de la pourpre romaine comme étant destinée à l'archevêque de Cologne, mais on commence à douter que l'affaire se termine par une démission. On dit seulement qu'il sera donné un coadjuteur à Mgr de Droste, avec une future succession. ”

—On lit dans la *Gazette d'Augsbourg* :

“ L'Angleterre est entrée avec beaucoup d'empressement dans l'idée de donner à Jérusalem, Bethléem et à toutes les localités qui sont sacrées aux chrétiens en Palestine, une position indépendante de la domination turque. La nomination d'un administrateur chrétien à Jérusalem a aussi été bien accueillie à Londres, et il est à présent certain que les puissances européennes vont s'entendre avec la Porte à ce sujet.

“ Cependant, c'est un des points sur lesquels les négociations seront entamées entre les puissances d'accord avec la France et la Porte-Ottomane. Ce qui se fait en ce moment ne peut être considéré que comme un achèvement au règlement définitif des affaires d'Orient. ”

HINDOUSTAN.—Une lettre des Indes nous apprend que Madras a été témoin, le 25 novembre, d'une cérémonie religieuse qui a réjoui le cœur de tous les catholiques. Le gouvernement avait, depuis quelque temps, donné pour l'usage des soldats catholiques un terrain qui servait de cimetière. Sur ce terrain, va s'élever une église : la première pierre en a été posée par le major Hunt, officier supérieur du 57^e régiment et par Mgr Carew, vicaire-apostolique et coadjuteur de Madras, assisté de son clergé.

Au nombreux concours de spectateurs qu'avait attirés cette belle cérémonie se joignoient les soldats du 57^e, qui, par leur tenue dans cette circonstance, ont donné le témoignage de la vive reconnaissance que leur inspire la conduite de leur brave commandant. Le major Hunt, voulant contribuer d'une manière plus efficace à l'érection de cette église, a donné une assez forte somme d'argent.

Avant de poser la première pierre, on a placé au dessus, dans un lieu destiné à cet effet, une urne qui contenait plusieurs médailles avec des inscriptions indiennes et anglaises, une copie du *Madras Examiner*, et une feuille de parchemin où on lisait : “ Le 25 novembre, an de la Rédemption 1840, sous l'heureux règne de la reine Victoire, sous le gouvernement de lord John Elphinston, en présence et avec l'approbation de Mgr. Carew, le brave com-

mandant D. D. Hunt, officier du 57^e régiment, stationné au fort Saint-George, a posé la première pierre de cette église.”

Mgr. Carew a expliqué ensuite, dans une courte allocution, les rites et prières en usage dans cette solennité.

Le 8 décembre, la même cérémonie a eu lieu au Mont-Saint-Thomas, où une autre église catholique va être bâtie, et dédiée à Saint Patrice, patron de l'Irlande. La première pierre en a été posée par le fils aîné de sir John Arathoon.

Madras a vu ainsi, à peu de jours de distance, jeter les fondemens de deux édifices qui vont s'élever à la gloire du catholicisme. Ces deux faits constatent évidemment les progrès de la foi dans cette partie de l'Inde.



CHRONIQUE POLITIQUE.



Les nouvelles apportées par le *British Queen* ont occasionné des feuillets *extra* de la part de presque tous les journaux de cette ville ; en voici la substance :

GRANDE EXCITATION AU SUJET DE M. McLEOD. DÉPART D'UNE FLOTTE POUR L'AMÉRIQUE ET DE TROUPES POUR HALIFAX.

Le *London Times* et autres journaux annoncent, comme un fait positif, qu'une partie de l'escadre, qu'on suppose devoir être de dix vaisseaux de ligne, qui devoit être envoyée sur les côtes de Syrie, a reçu tout-à-coup l'ordre de se rendre sur les côtes de l'Amérique, pour soutenir les remontrances du Ministre anglais, Mr. Fox, contre le meurtre judiciaire de McLeod.

Le *Times* annonce également que trois bataillons ont reçu tout à coup ordre de se rendre à Halifax et ajoute : “ Dieu s'est comment le service du royaume ici pourra se faire après leur départ.”

Des nouvelles plus récentes, venues par *V. Acadia* parti le 19 mars de Liverpool, ont une apparence moins allarmante.

ÉTATS-UNIS—Le général Harrison, Président des Etats-Unis, est mort à Washington, le 4 avril ; de droit c'est le Vice-Président, M. J. Tyler, qui lui succède.